



HAL
open science

Provence protohistorique, chimère historiographique ou réalité archéologique ?

Luca Banchetti, Loup Bernard, Axel Cauvin, Delphine Isoardi

► To cite this version:

Luca Banchetti, Loup Bernard, Axel Cauvin, Delphine Isoardi. Provence protohistorique, chimère historiographique ou réalité archéologique ?. Gilles Pierrevelcin; Jan Kysela; Stephan Fichtl. Unité et diversité du monde celtique. Actes du 42e colloque international de l'Association française pour l'étude de l'âge du Fer (Prague, 10-13 mai 2018), 2, AFEAF, pp.271-284, 2020, Collection AFEAF, 978-2-9567407-1-1. halshs-01957547

HAL Id: halshs-01957547

<https://shs.hal.science/halshs-01957547v1>

Submitted on 23 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Provence protohistorique : chimère historiographique ou réalité archéologique ?

Luca Banchetti, Loup Bernard, Axel Cauvin, Delphine Isoardi

Introduction

Délimitée entre Alpes, Méditerranée et Rhône, la Provence cristallisa très tôt la recherche archéologique protohistorique autour de plusieurs particularismes, entraînant la genèse d'une historiographie remarquable.

Dès le début du xx^e siècle, les orientations de la recherche l'ont progressivement détachée de la Gaule continentale, définie alors comme celtique. La fondation de Marseille par les Grecs en 600 av. J.-C. a certes joué sur la dynamique originale que l'on attribue à cette région. Mais n'a-t-on pas trop forcé le trait ? N'a-t-on pas exagéré sa dynamique propre, incitant à y voir une évolution presque indépendante du reste des sociétés protohistoriques du continent ?

Cette communication collective est une opportunité de revenir sur les principaux marqueurs nourrissant ces réflexions tout en quittant un point de vue parfois méditerranéo-centré.

Nous proposons ici une discussion de cet état de la recherche suivi par la présentation de plusieurs cartes actualisées, mêlant plusieurs aspects de la culture matérielle dans la perspective d'étudier des recoupements et d'offrir un nouveau support pour discuter de l'unité et de la diversité des groupes méridionaux à l'âge du Fer.

Une longue problématisation de la Protohistoire provençale

Parler de « Provence protohistorique » présente un premier biais, celui d'appréhender cette région comme un ensemble cohérent avec des marqueurs spécifiques. Or, cette vision découle d'une historiographie qui a oscillé entre la notion d'hellénisation, sous la coupe de *Massalia*, et celle d'une dynamique proprement régionale, ne revendiquant que récemment une forme de celticité.

La première étape dans cet isolement du sud de la France¹ remonte au début du xx^e siècle. Historiens et archéologues ont

commencé par étudier les *realia* étrusques, grecs ou romains en Provence, délaissant la culture matérielle locale. Concrètement, ce sont surtout la collecte de statues, d'objets métalliques, puis de céramiques grecques qui passionnent alors ces pionniers de l'archéologie². L'antiquité classique a alors le monopole dans le monde universitaire ; la société préromaine est abordée par une approche classique, vue au travers du prisme des civilisations méditerranéennes, et il est plus valorisant de chercher des Grecs que des Indigènes. Dans cette mouvance, l'ouvrage de F. Benoit en 1965, « *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule* », a clairement fait date³, l'auteur se focalise sur ce qu'il interprète comme des emprunts locaux à la culture grecque plutôt que de s'interroger sur les modes de fonctionnement des sociétés indigènes. L'une des premières raisons de cette approche est, sans nul doute, la proximité immédiate de la fondation de Marseille⁴. L'impact de la cité grecque cristallisa les premières interprétations puisqu'elle apparaissait à cette époque comme un vecteur de civilisation essentiel, aboutissant à l'émergence d'un espace original tourné vers la Méditerranée. Au cours du xx^e siècle, historiens et archéologues ont peu à peu parachevé ce découpage, car les comparaisons, les interprétations et les lectures sur le terrain dépendaient de ce prisme helléno-centré, amenant à voir des *agoras*, des *bouleutêrions* ou des acroïles sur les sites locaux⁵. Même la statuaire locale (les accroupis, les linteaux) est interprétée comme une imitation de la statuaire grecque

la recherche parisienne comme européenne. Toutefois, il n'est pas possible ici de traiter l'ensemble de la zone, nous occultons donc volontairement le Languedoc et renvoyons notamment à Py 2003 pour un état de ces questions en rive droite du Rhône.

² L'un des premiers inventaires consacrés aux céramiques grecques du Midi est celui que dresse G. Vasseur en 1914 à l'occasion de la publication de ses fouilles à Marseille. En 1933, l'inventaire continue avec P. Jacobsthal et J. Neuffer.

³ Tout en s'inscrivant dans le sillage du « *Gallia Graeca* » de P. Jacobsthal et J. Neuffer 1933.

⁴ Car côté Languedoc, c'est davantage l'influence des préhistoriens qui marquera la naissance de la discipline protohistorique ; cf. Roure 2010.

⁵ Par ex. chez F. Benoit, sur les sites de *Glanum*, St-Blaise, Entremont ou Roquepertuse...

¹ Les mêmes considérations peuvent être faites en Languedoc, le Midi étant marqué par des problématiques proches quant à ces relations avec

classique. Le mythe d'une Provence hellénisée se diffuse donc par les travaux d'archéologues classiques et d'historiens de l'art.

Cependant, dès le milieu du ^{xx} siècle, des fouilles d'envergure en Provence utilisant de nouvelles techniques comme les comptages céramiques exhaustifs ou encore l'introduction de nouveaux concepts anthropologiques, nuancent ce concept d'hellénisation. Un tournant qui marque la vraie apparition de l'archéologie de terrain protohistorique, avec le développement de problématiques et d'outils propres à la Protohistoire méridionale. On observe alors une percée, certes éphémère, du caractère celte des populations. Elle repose principalement sur les travaux de terrain de C. Lagrand et J.-J. Hatt (professeur à Strasbourg) en Provence, dans les années 1960. J.-J. Hatt, en particulier, interprétait les couches d'incendie de sites bas-rhodaniens (Le Pègue, dans la Drôme, fouillé entre 1956 et 1978) ou haut-alpins (Sainte-Colombe) comme autant de vestiges des interventions militaires de populations celtiques au cours de migrations (Hatt *et al.* 1961). Ainsi, le site du Pègue était tantôt défini comme le comptoir grec le plus septentrional, tantôt comme l'oppidum le plus méridional, marquant l'extrémité sud de la zone celtique. J.-J. Hatt, C. Lagrand et W. Kimmig côté allemand, furent les premiers, après la Seconde Guerre mondiale, à établir le lien entre Nord et Sud.

À partir des années soixante-dix, une nouvelle génération de protohistoriens dans le Midi continue d'étudier les données de terrain tout en relativisant les traces de la présence grecque et son impact sur les populations locales, entendant plutôt affirmer l'autonomie de celles-ci. Sur le terrain, ils appliquent les techniques de fouilles plus proches de celles des préhistoriens, mettant de côté les sources littéraires traditionnelles. Le CNRS se développe dans la région et permet à des chercheurs qui ne sont plus systématiquement issus des écoles françaises de Rome ou d'Athènes de mener des travaux avec une approche différente. Les années 1980-1990 sont marquées par les fouilles régulières de sites perchés fortifiés protohistoriques méridionaux (désignés localement comme « *oppida* », cf. notamment Bats 1989 ; Arcelin 1992 ; Chausserie-Laprée 2005). Ainsi, bien que désormais affranchie de la tutelle grecque, la recherche protohistorique provençale voit toujours cet espace comme un territoire à part en raison de la proximité massaliète et des opportunités économiques et sociales offertes. Il y a une identité propre qui se dégage, se détachant de l'hellénisation, mais aux accents parfois régionalistes⁶. Comme le résumait L. Bernard et R. Roure en 2010, c'est là la revendication d'une identité culturelle méditerranéenne, et plus précisément méridionale, qui s'inscrit dans le cadre d'une régionalisation forte de la recherche archéologique à partir des années soixante-dix. On quitte la tutelle hellénisante, mais sans pour autant adhérer à la sphère celtique⁷. Le mythe de la Provence hellénisée évolue vers un autre, celui de « les Gaulois du Midi ne sont pas les

Gaulois de tout le monde », conception développée par M. Py⁸. En 1978 paraît le premier numéro des *Documents d'Archéologie Méridionale*, « dont le but est de partager les données sur la Protohistoire du Midi dans son ensemble ». Parallèlement, la série des études massaliètes envisage dorénavant différemment les populations environnant la cité phocéenne. En 1990, le colloque « *Marseille grecque et la Gaule* » (Bats *et al.* 1992), mettait sur un pied d'égalité le monde méditerranéen et les sociétés gauloises locales. L'exposition « *Voyage en Massalie* », dont le catalogue est également publié en 1990 (Blistène, May 1990), parachevait la vision de la spécificité de cette région durant la Protohistoire⁹. En 2000, le colloque de l'AFEAF de Martigues (Garcia, Verdin 2002) venait dresser un bilan des connaissances sur les espaces ethniques et le territoire des agglomérations protohistoriques de Gaule méridionale, tandis que l'exposition associée entérinait la notion de Protohistoire provençale¹⁰ (Chausserie-Laprée 2000).

En parallèle, les outils d'analyse ont connu eux aussi une évolution dès les années 1980, sous l'influence des avancées en sciences humaines. Désormais débarrassé des concepts d'hellénisation, un regard plus précis est porté sur les processus d'appropriations culturelles, désormais réciproques, essentiellement visibles au travers des termes des échanges commerciaux. Ce travail de conceptualisation est principalement imputé, dans le Sud de la France, à M. Bats, M. Dietler ou encore P. Boissinot¹¹.

Enfin, les années 2000 ont vu la part celtique de cet espace connaître un regain d'intérêt, avec la notion de « Celtique méditerranéenne », proposée par D. Garcia en prenant en compte aussi les auteurs antiques (Garcia 2006 ; 2014). Le terme « celte » revêtirait plutôt un sens géographique qu'ethnique, et serait un exonyme, c'est-à-dire un ethnonyme donné par un groupe extérieur (ici en l'occurrence des Grecs) aux populations vivant aux alentours de Marseille. Ce n'est que dans un second temps, si l'on en croit les sources antiques, que cet ethnonyme est ensuite étendu à une large frange de l'Europe occidentale¹² (Strabon, IV, 1, 14 ; Garcia 2014, p. 20). Pourtant, cette acceptation du mot « celte » n'est pas partagée et le terme peut avoir, en réalité, de nombreuses significations (Collis 1994, p. 448). C'est d'ailleurs son association avec la culture matérielle laténienne qui demeure la plus récurrente, amenant un renversement conceptuel par rapport aux auteurs antiques (Collis 2003, fig. 47, p. 101) et rejetant ainsi l'espace méridional des problématiques européennes.

La permanence de cette rupture entre ces deux espaces s'explique en partie par des orientations différentes de la recherche,

⁶ Derrière celle-ci, on lit même un clivage entre ceux qui suivent le mouvement économique et culturel impulsé de Méditerranée, et ceux qui ont une attitude séparatiste par rapport à l'occupant (Lescure 1990, p. 10).

⁷ Pourtant les échanges avec les musées de Saint-Germain-en-Laye ou de Mayence ont été nombreux avant la Première Guerre mondiale ; les informations circulaient bien grâce à J. Déchelette et H. Hubert.

⁸ Py 2012 ; mais dès 1974 pour M. Py, il n'y a pas eu de civilisation purement celtique dans le sud de la Gaule (1974, p. 253). Toutefois, cette vision est largement pondérée dans un article de 2003, où l'auteur affirme une celtisation ancienne de la zone géographique, mais il n'en reste pas moins que l'idée générale est d'individualiser le Midi (Py 2003, p. 304).

⁹ L'exposition est alors clairement l'expression de la dynamique de l'archéologie régionale à cette époque.

¹⁰ Le titre de l'exposition « Le temps des Gaulois en Provence » marque clairement cette mouvance.

¹¹ Bats 1999 ; 2006 ; 2007 ; Dietler 2002 ; Boissinot 1998 ; 2005a ; 2005b ; 2008 et 2011.

¹² Ce sens géographique sera ici adopté au sein de cet article.

à commencer par des systèmes chronologiques distincts¹³. En effet, les datations dans le Sud de la France se fondent sur le mobilier céramique – principalement les céramiques méditerranéennes –, ignorant en grande partie le mobilier métallique, entre autres à cause du faible nombre de tombes connues dans le Sud, les habitats livrant moins de mobilier métallique. Il en résulte que les rythmes historiques et archéologiques ne sont pas les mêmes entre le Nord et le Sud et que les comparaisons directes en sont complexifiées. De plus, les ruptures archéologiques et historiques constatées, celle de 550 av. J.-C. venant peu après la fondation de Marseille, et celle des années 125-118 av. J.-C. avec la conquête romaine et la constitution de la Narbonnaise, constituent des jalons ne coïncidant pas avec ceux de Gaule continentale.

Face à cette évolution des concepts d'analyse, nous proposons ici de revenir sur la culture matérielle sous forme cartographique, afin d'aborder une éventuelle unité ou diversité de cet espace en se fondant sur les aspects suivants :

- le monde funéraire, dossier assez étique en Provence, mais dont les découvertes ne peuvent être ignorées ;

- quelques marqueurs mobiliers métalliques ;
- l'important dossier des habitats perchés, complexe à aborder du fait de nombreuses découvertes issues de prospections ;
- et enfin l'apport de la céramique, marqueur-clé pour les sociétés protohistoriques méridionales, qui doit être abordé différemment pour permettre des comparaisons extra-régionales.

Ce bilan se veut aussi une tentative de proposer la donnée de manière plus exhaustive et normée afin d'échanger davantage avec d'autres régions européennes, et peut-être de mesurer les divergences et les similitudes dans le monde celtique et d'évaluer la réalité d'une Provence protohistorique.

Quant au corpus (fig. 1), il reste comme toujours redevable d'un état de la recherche. La moitié sud de notre zone d'étude, plus urbanisée, a pu bénéficier de fouilles et de travaux plus développés que la moitié nord, laquelle n'est principalement connue que par des inventaires d'érudits du XIX^e siècle et par quelques prospections. Les comptages céramiques proviennent principalement des Bouches-du-Rhône et de quelques sites varois. La moitié nord-est du corpus reste étrangère à ce système puisque

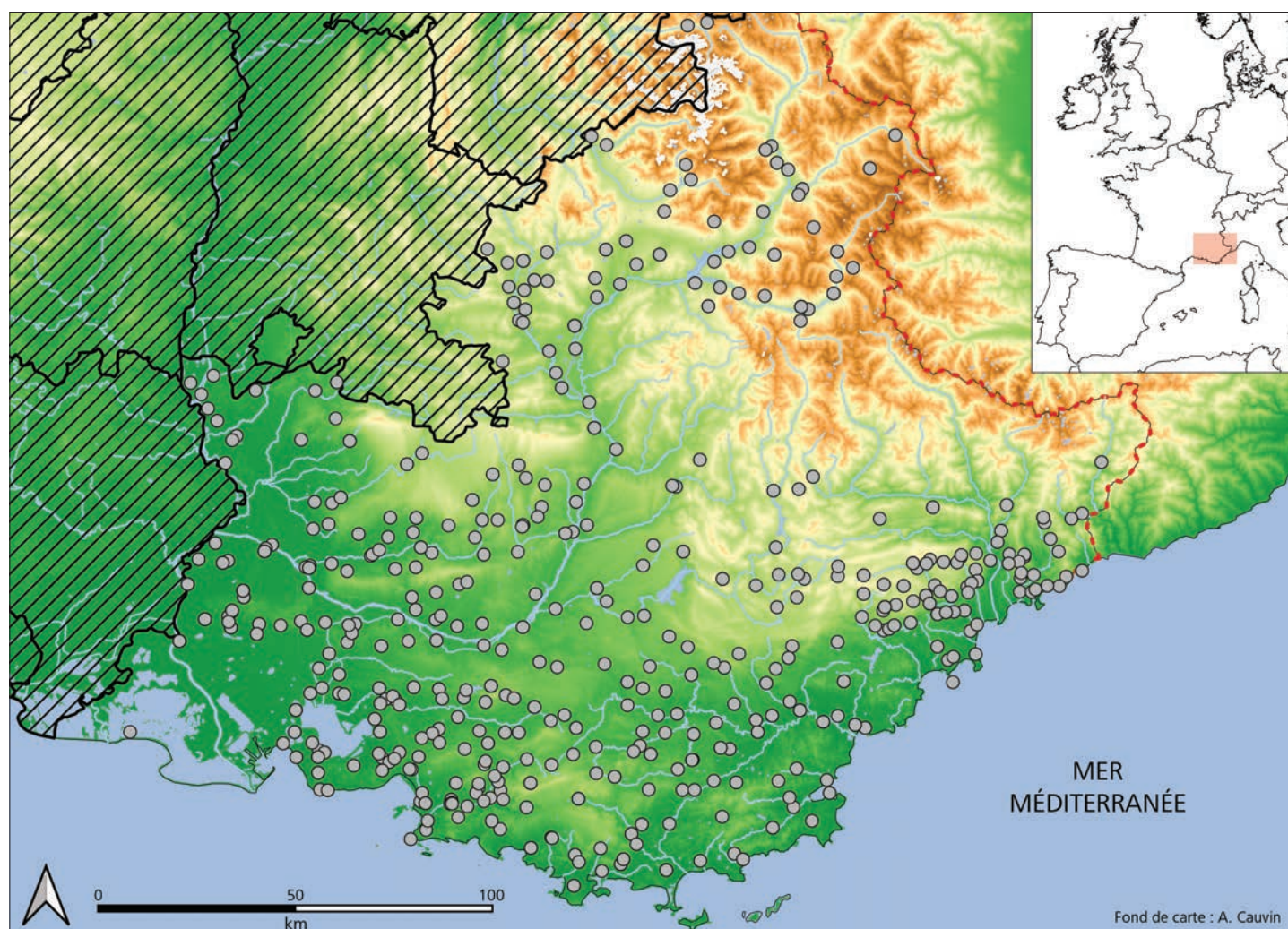


Fig. 1. Carte de répartition de l'ensemble des sites pris en compte dans le présent article (entre le VIII^e et le I^{er} siècle av. J.-C.).

¹³ Cf. en 1990 le colloque « Gaule interne et Gaule méditerranéenne » consacré à la chronologie (Duval et al. 1990).

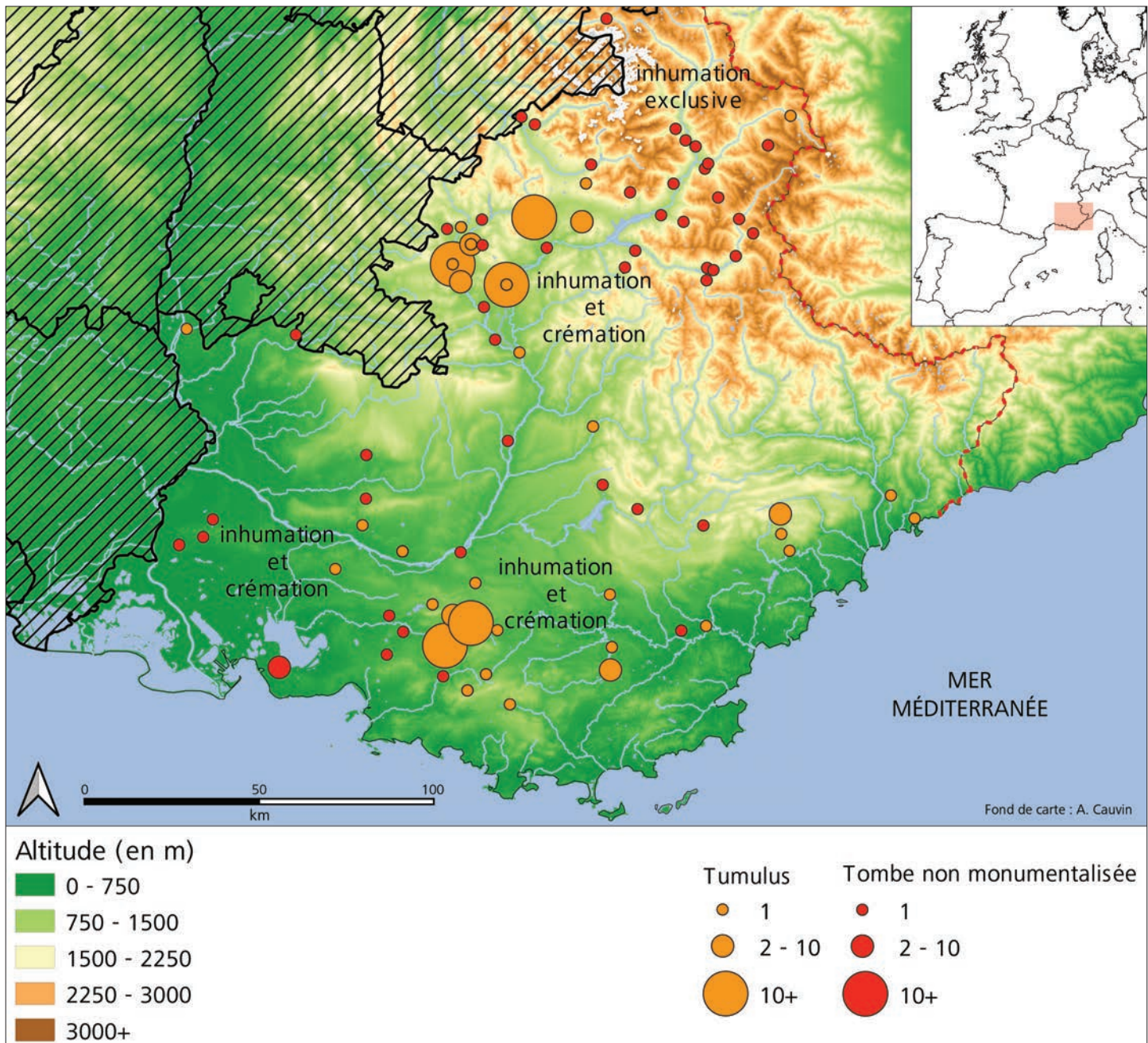


Fig. 2. Carte de répartition des sites funéraires au premier âge du Fer (800-450 av. J.-C.).

peu de fouilles sont conduites sur des surfaces comparables. Pour chaque point thématique que nous allons aborder, les cartes présentées résultent du dépouillement des données disponibles à ce jour¹⁴.

Le domaine funéraire

Quelle est la caractéristique principale des données funéraires provençales ? De manière générale, les nécropoles sont rares

et le nombre total de sépultures fouillées reste faible face aux inventaires du centre et du nord de l'Europe et les vides archéologiques sur certains départements restent difficiles à expliquer.

Au premier âge du Fer (fig. 2), deux tendances sont visibles. Des concentrations tumulaires, pouvant être qualifiées de nécropoles, apparaissent dans les vallées aux marges des massifs (nécropoles de la moyenne vallée de la Durance et du *Buëch*) et dans la région de relief de la *Sainte-Victoire* à la *Sainte-Baume*, auxquelles un noyau sud-vauchusien se raccroche (autour de Pertuis). Seulement cinq nécropoles renferment plus de dix individus, pour un maximum de 36 *tumuli*, et le mobilier associé est restreint, d'autant plus que la plupart de ces découvertes sont anciennes et la fouille non systématique (et il n'est pas garanti

¹⁴ Données actualisées issues des travaux de D. Isoardi (2008a) et de L. Bernard (2003).

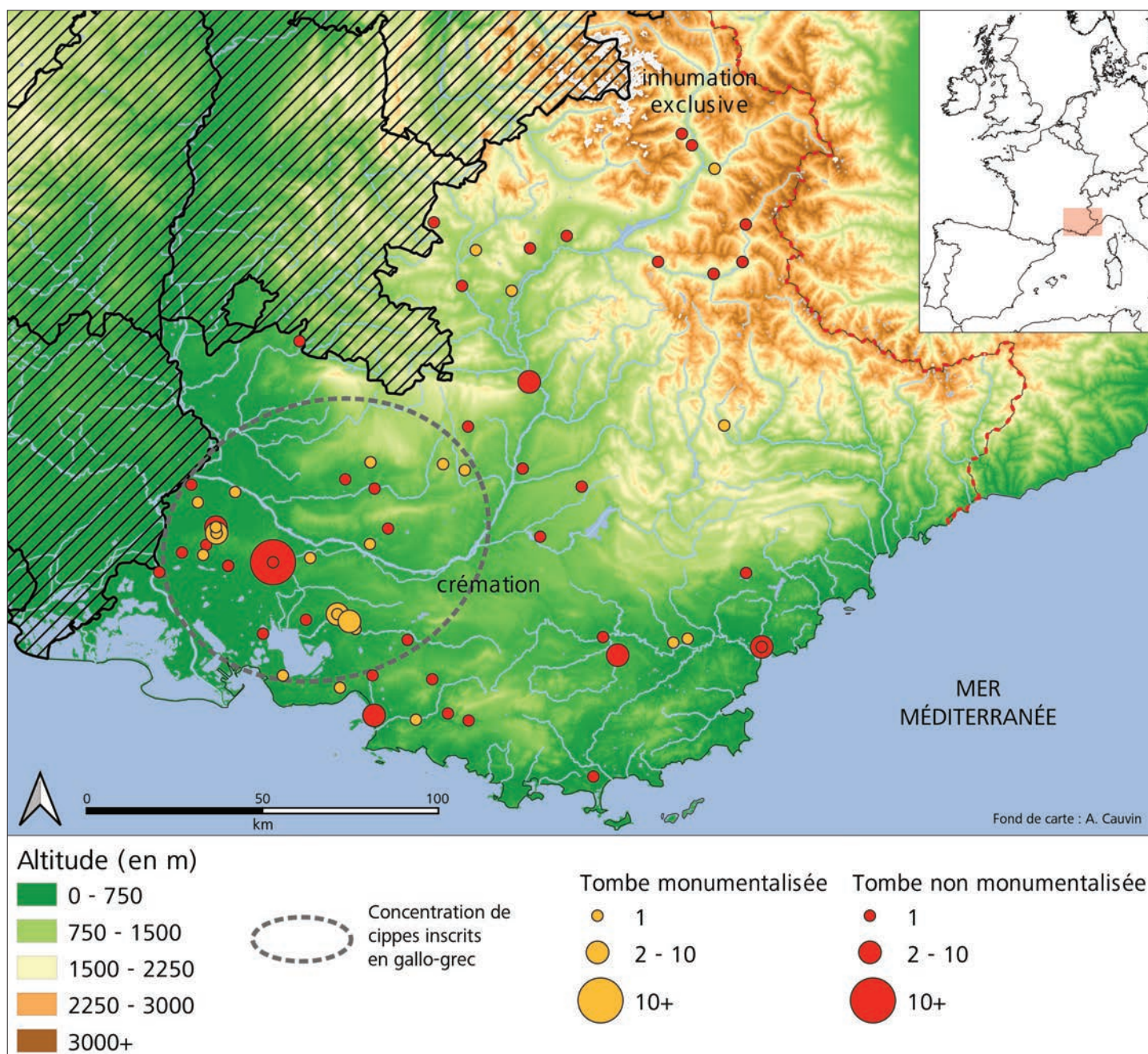


Fig. 3. Carte de répartition des sites funéraires au second âge du Fer (450-52 av. J.-C.).

que les ensembles funéraires soient complets). La présence dans certains *tumuli* de mobilier dit de prestige, à l’image des bassins à rebord perlé et autres vases étrusques de Vauvenargues, Pertuis, Saint-Paul-lès-Durance ou du Plan d’Aups (Bouloumié, Lagrand 1977), invite à y voir les sépultures d’une élite, celle-là même qui fut contemporaine des premiers échanges méditerranéens. La présence d’élites dans les tombes semble être une réalité s’inscrivant dans les schémas hallstattiens, bien que le faible volume du dossier ne permette pas d’approches plus détaillées.

Les tombes non monumentalisées – entendons des tombes sans signalisation présente ou conservée – quant à elles, sont plus nombreuses, mais il s’agit le plus souvent de tombes isolées (sans qu’il soit à ce jour possible de trancher si cela relève de la

pratique, ou de l’état de la recherche). Il apparaît clairement en revanche que dans les Alpes du Sud (nord des Alpes-de-Haute-Provence et Hautes-Alpes) se pratique quasi exclusivement l’inhumation, souvent dans un coffrage de pierres désigné « tombe plate » (Dedet 2004 ; Isoardi, Mocci 2019 ; Isoardi, Tremblay Cormier à paraître), alors que pour la basse Provence, le constat est moins clair¹⁵. Les deux pratiques sont attestées même si la tendance générale semble être la crémation, de plus en plus présente au cours de l’âge du Fer (Dedet 2004).

¹⁵ Sachant en outre que la région entre basse Durance et Alpes du Sud souffre d’un état de la recherche étiquette.

Au deuxième âge du Fer (fig. 3), plusieurs constats peuvent être faits. Le corpus général s'amenuise et l'on constate le maintien de la pratique de l'inhumation dans les Alpes, accompagnant le phénomène des tombes féminines aux riches parures de bronze (Isoardi, Mocci 2019), en même temps que la disparition de la pratique tumulaire à l'échelle régionale. En basse Provence, on assiste à l'apparition des premières nécropoles à tombes plates dans la région des Alpilles, avec la pratique de la crémation, qui y est désormais omniprésente aux II^e-I^{er} siècles av. J.-C. Cette zone voit également l'émergence d'un phénomène spécifique concentré dans la zone des Alpilles et de l'étang de Berre : la présence de cippes funéraires avec épitaphes en gallo-grec, comme à Coudoux et Ventabren dans les Bouches-du-Rhône. C'est aussi une forme de « monumentalisation » de la tombe : ils révèlent l'existence d'une frange de la société ayant accès à une pratique de l'écriture (Verdin 1995). S'en suivront les tous premiers mausolées à l'extrême fin du I^{er} siècle av. J.-C.

Cet inventaire renvoie l'image d'une mosaïque de pratiques et d'architectures funéraires variées entre littoral et Alpes, en particulier au travers de spécificités locales (dans les vallées alpines ou le triangle bas-rhodanien). Bien sûr, à petite échelle, la faiblesse quantitative et parfois qualitative du corpus funéraire constitue un frein à toute comparaison. Mais le fort impact social que dégagent les *tumuli* du premier âge du Fer, en raison du matériel présent qualifié d'aristocratique, et les riches parures de femme en tombes plates au deuxième âge du Fer, pourraient relever d'une normalité européenne ou, du moins, une pratique courante à l'âge du Fer. Cela à d'ailleurs pu être étudié en Auvergne notamment, région témoignant d'une possible affirmation de la figure féminine (Milcent 2004).

La parure métallique

Le présent article ne permettra pas de dresser un tableau exhaustif de l'état de la recherche sur l'ensemble du mobilier métallique méridional, nous serons donc volontairement sélectifs. Ce mobilier représente le marqueur chronologique privilégié des régions nord-alpines, en témoignent notamment les typo-chronologies hallstattiennes sur la base des épées (Milcent 2004) ou encore celle sur l'évolution typologique et stylistique des fibules (Chaume 2001, p. 93-126). L'utilisation de ce type de mobilier dans le cadre de comparatismes régionaux reste le plus simple outil soutenant les hypothèses de filiations et d'échanges culturels (Feugère *et al.* 1994, p. 238 ; Py 2003, p. 312).

Pour la Provence, nous avons décidé de nous limiter au domaine personnel et donc à la parure et aux accessoires vestimentaires, mieux connus et plus centrés sur notre problématique¹⁶. Pour l'âge du Fer provençal, la dernière étude complète a été réalisée par B. Girard-Millereau (2010). Nous pouvons distinguer deux tendances. Au premier âge du Fer, la Provence présente une parure annulaire caractérisée par des bracelets pleins,

massifs, ouverts à extrémités jointives et décorés d'incisions parallèles (dépôt de Berre, le Baou-Rouge ; Girard-Millereau 2010, p. 465), ainsi que des bracelets massifs, ouverts, à décor incisés, mais présents essentiellement dans les *tumuli* des Alpes du Sud (von Elès 1967-1968 ; Arcelin 1976 ; Ozanne 2000, p. 242-243). Parallèlement, des objets que l'on qualifiera de « communs » se retrouvent dans l'ensemble du Sud de la Gaule, à l'image des bracelets pleins, fermés, à décor incisés caractéristiques du premier âge du Fer languedocien, des fibules à pied relevé et bouton conique (Tendille 1978), dites « Golfe du Lion », ou encore des épingles à tête enroulée, pour lesquelles la sphère de diffusion dépasse largement le cadre de la Gaule méridionale. Des divergences de décor existent et des modèles régionaux originaux sont perceptibles, avec notamment les fibules à pied relevé à sommet en timbale avec incrustation de corail dès le VI^e siècle av. J.-C. Il semble alors y avoir deux zones, un cordon littoral commun et un faciès alpin bien marqué, ce qui paraît en accord avec les particularismes régionaux décoratifs mis en évidence sur les parures en France au premier âge du Fer (Milcent 2013, p. 140).

Pour le deuxième âge du Fer, la dynamique est autre. La problématique principale reste celle de l'uniformisation des faciès européens sur le modèle laténien (Feugère *et al.* 1994 ; Milcent 2006). Au V^e siècle av. J.-C., on voit en Provence l'apparition massive des fibules de faciès La Tène A, faciès de fibules largement nord-alpin¹⁷ (Girard-Millereau 2010, p. 569). Un nouveau type de parure annulaire apparaît, les bracelets de type Teste-Nègre, à décors plastiques originaux (Gantès 1979 ; Girard-Millereau 2010). Même si ces bracelets peuvent être rattachés au Style plastique celtique, B. Girard-Millereau y voit tout de même de fortes variations dans les décors qui lui permettent de percevoir un « Style plastique méridional » (Girard-Millereau 2010, p. 617). Ces bracelets, datés entre les IV^e et III^e siècles av. J.-C., se retrouvent surtout autour de l'étang de Berre (Teste-Nègre, la Cloche) et plus globalement dans le triangle bas-rhodanien¹⁸. La forme du décor évolue, la place et le sens des motifs ou des formes également, traduisant la présence d'ateliers régionaux. Le plus frappant reste tout de même l'utilisation du motif caractéristique de l'art celtique laténien ancien, esse et spirale (style végétal), qui était inconnu jusqu'alors.

Plus loin dans les Alpes, la parure funéraire de l'Ubaye-Guillevrois au deuxième âge du Fer est un exemple qui illustre bien cette double tendance. On observe à la fois l'élaboration d'une parure funéraire parfaitement originale, propre à la vallée (très riche, à brassards et ceintures articulées complexes, avec de grosses fibules atypiques¹⁹), mais de nombreux emprunts sont lisibles, aussi bien en provenance du Nord des Alpes que de l'Italie, via des pièces importées comme dans des réinterprétations locales. Ainsi, dans une ambiance laténienne générale, des

¹⁷ Précisons que l'analyse de cette apparition est spécifique à la Provence et prend son sens en opposition avec le Languedoc, qui ne présente pas ce type de mobilier (Feugère *et al.* 1994, p. 241).

¹⁸ Sur le caractère régional de cette production et sur la symbolique dépassant le cadre métallique, cf. Py 2011, p. 159.

¹⁹ Fibules de type La Tène moyenne, fibules à masque humain, etc. (Isoardi, Tremblay Cormier à paraître).

¹⁶ Les armes ont souvent été citées dans ce type de comparaisons, à raison, puisqu'elles sont des traceurs caractéristiques dès le premier âge du Fer (Py 2003, p. 309).

populations marquent à ce moment-là leur originalité, combinant homogénéisation et régionalisation, unité et diversité.

La multiplication des analyses typologiques et stylistiques, parfois poussées à l'extrême, conduit à une fragmentation accrue des types, sous-types et micro-régions. Les foyers « multiculturels laténiens », pour paraphraser P.-Y. Milcent (2006), sont partout mis en évidence en France et donc, comme on l'a vu, en Provence. Des objets comme les fibules de type « Münsingen », marqueur de la culture laténienne, se retrouvent en Provence à Entremont, Roquepertuse, Martigues et en Ubaye (Girard-Millereau 2010, p. 417-418). On assiste alors, semble-t-il, à une homogénéisation relative des faciès métalliques soulevant les questions de circulation d'objets, de modèles, voire d'artisans. La Provence aussi a pu influencer sur le faciès laténien nord-alpin, idée déjà exprimée par M. Py en 1993 : « un jour viendra où l'on inversera le sens de certaines influences en valorisant le rôle du Sud dans l'élaboration du faciès laténien » (Py 1993, p. 227 ; Kruta 1986, p. 11). C'est ce qu'a mis en évidence B. Girard-Millereau, en analysant l'usage précoce du corail dans des fibules provençales dès le VI^e siècle av. J.-C. (Girard-Millereau 2010, p. 614-615) et cette proposition mériterait d'être testée et généralisée à d'autres artefacts.

Si le mobilier métallique présente donc un faciès homogène facilitant les comparaisons à grande échelle, les données de l'habitat permettent de nuancer cette première impression.

L'habitat

L'habitat groupé fortifié, avec ses maisons de pierres liées à la terre ou de briques crues, distingue clairement la Provence de l'Europe tempérée, complexifiant les tentatives de comparaisons entre les deux espaces (Bernard 2009). Les sites provençaux fouillés livrent des niveaux d'habitats très bien conservés (fig. 4), mais les concentrations d'habitats attestées dans les Bouches-du-Rhône et une partie du Var sont clairement en lien avec une activité archéologique ancienne et poussée. L'arrière-pays est tributaire de prospections pédestres thématiques, relativement anciennes et limitées dans l'espace.

Nous proposerons ici une dynamique générale provençale à partir des seuls habitats fortifiés. Très peu de sites sont connus avant la fondation de Marseille. Ce moment historique marque une rupture puisqu'après 600 av. J.-C., le nombre d'enceintes²⁰ s'accroît considérablement. Au deuxième âge du Fer, cette augmentation globale tend à s'affirmer puisque plus de 285 enceintes sont répertoriées. Après la conquête de 125 av. J.-C., le nombre de fortifications tend à diminuer sans que ce mode d'habitat ne disparaisse immédiatement. La présence romaine, bien plus précoce que dans le reste de l'Europe occidentale, explique bien sûr cet état de fait. L'augmentation progressive du nombre d'enceintes à partir de 600 av. J.-C. pourrait refléter un besoin de défense croissant, comme en attestent les nombreux incendies et destructions militaires de Coudounèu à Mimet, Roquepertuse

à Veloux, l'Île de Martigues, du Verduron à Marseille, de Teste-Nègre aux Pennes-Mirabeau, de l'oppidum de la Tête de l'Ost à Mimet ou encore d'Entremont pour les plus connus (Isoardi 2013). Pour autant, les fonctions du rempart sont nombreuses et peuvent être tant défensives et protectrices que symboliques ou ostentatoires (Moret 2017).

Afin de saisir la diversité de l'occupation du territoire, il est nécessaire de croiser différents paramètres, dans la lignée des réflexions sur la typologie des habitats groupés bas-provençaux (Verdin 1995 ; 1998). Un paramètre privilégié reste celui de la superficie des occupations, et l'évolution de celle-ci dans le temps. Ainsi, à une première phase durant les VI^e-V^e siècles, où de très grands sites fortifiés (Saint-Blaise) côtoient de petits sites (autour de Martigues), succède une période durant laquelle émergent de nombreux gisements de taille plus réduite (V^e-IV^e siècles). Ensuite, dès la fin du III^e et au II^e siècle se développent des habitats de superficie croissante comme Entremont (3,5 ha), Constantine (6 ha), Saint Blaise (5/6 ha) ou Roquefavour (5 ha)²¹. D'ailleurs, les plus grands sites fortifiés du II^e siècle av. J.-C. apparaissent régulièrement espacés sur le territoire, et certains chercheurs y ont vu le reflet de statuts spécifiques voire de rôles politiques (Verdin 1998).

Afin d'affiner la typologie des habitats groupés fortifiés de la moitié sud de notre zone, nous avons tenté en 2008 un travail sur la capacité d'accueil (à partir des paramètres que sont la densité d'occupation, la nature de l'occupation et la superficie ; Isoardi 2008b ; 2010), illustré par la figure 5. Celle-ci juxtapose un histogramme du décompte basique de tous les habitats connus sur la zone au fil du temps, avec l'estimation du nombre de maisons possible sur seulement un lot d'habitats groupés autour de Marseille (fig. 4 : les points cerclés de noir). À partir de cette figure, il devient possible de mesurer les dynamiques du peuplement dans cette région méridionale : dynamique par exemple proche de celle observée dans le Bade-Wurtemberg entre les VI^e et II^e siècles av. J.-C. (Bernard 2003).

À l'échelle provençale, on observe également des distinctions entre le littoral et les zones de reliefs septentrionales visibles par l'apparition de nouvelles techniques de construction²² qui n'occultent pas les pratiques plus anciennes d'habitats à trame lâche, avec persistance des plans d'habitations non angulaires avec usage de techniques de construction en matériaux périssables (fig. 4). En outre, dans la partie orientale de la zone d'étude, la morphologie des fortifications d'arrière-pays semble être plus diversifiée qu'au sud, entre éperons barrés, enceintes doubles ou triples de petite superficie, et les fortifications de sommet (surtout en domaine collinaire et montagnard). Il y a là en fait tout un dossier à reprendre, moins bien connu dans cette région de la Provence. On peut légitimement se demander si, au-delà de 50 km autour de Marseille grecque (dont l'influence joue dans la vague de fortification démarrée au VI^e siècle av. J.-C.), l'impact a

²⁰ Précisons que l'usage du terme « enceinte » est là pour pondérer les sites découverts en prospections, mais pour lesquels nous n'avons pas assez d'éléments pour parler de sites fortifiés.

²¹ Ce sont là les plus grandes superficies provençales, bien que sans comparaison avec les oppida centre-européens de la Tène finale.

²² Construction en pierre et/ou adobes, avec une trame urbaine régulière, le plan rectangulaire des maisons, voire des murs mitoyens pour une rentabilisation maximale de l'espace intra-muros désormais clos et pérenne.

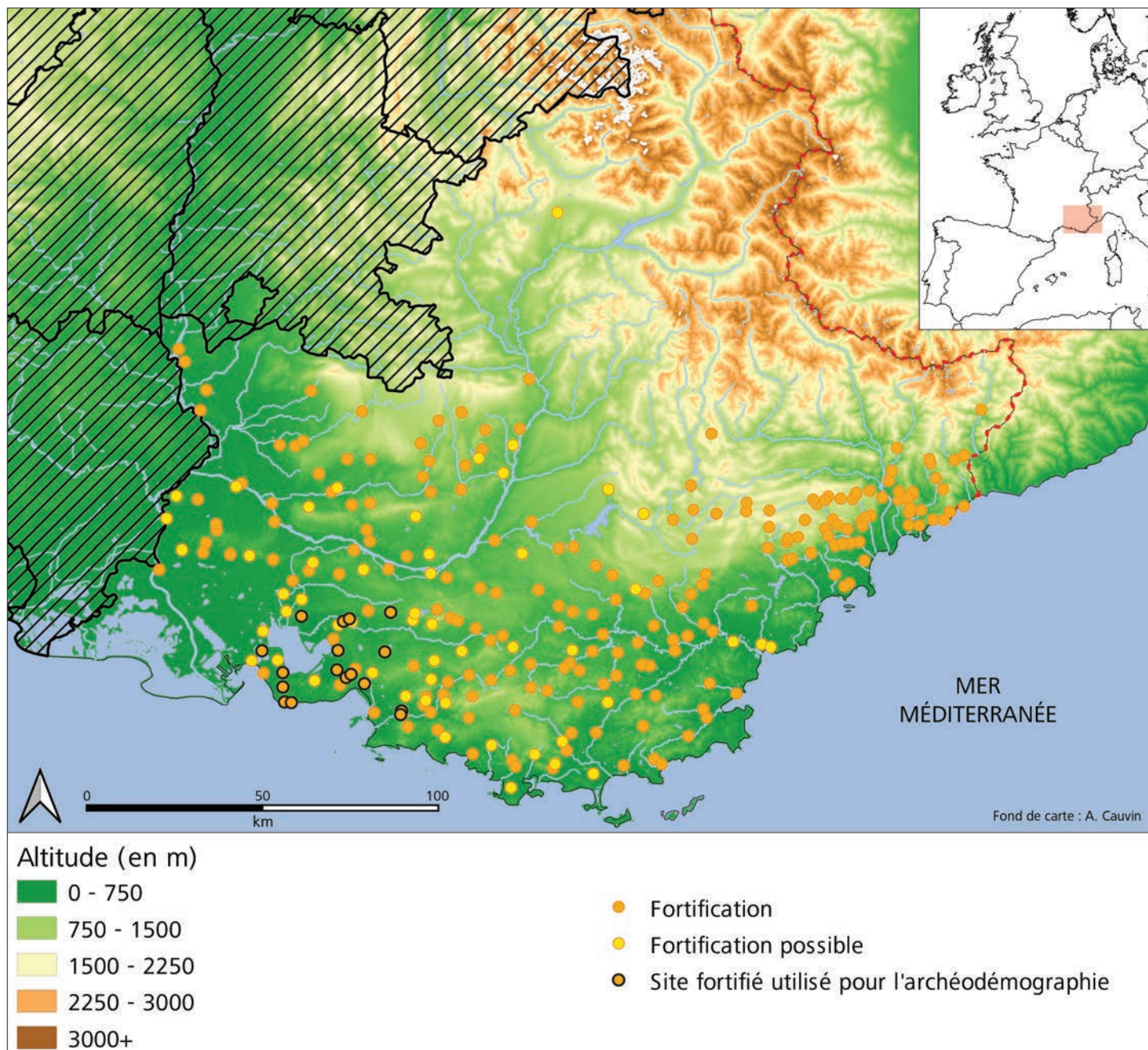


Fig. 4. Carte de répartition des principales fortifications identifiées.

été le même, ou bien si d'autres facteurs influencent la manière d'habiter un territoire.

Malgré des périodes de pic identiques (VI^e siècle, III^e-II^e siècle av. J.-C.) et des différences régionales entre les Alpes, la Provence et le Var, l'habitat groupé bas-provençal se compare difficilement aux agglomérations centre-européennes²³.

Les faciès de consommation des habitats via la céramique

Les sites bâtis en dur sont de bons pièges stratigraphiques offrant des contextes fiables. La céramique, abondante et relativement facile à exploiter (en prospection également), et les échanges constants avec le bassin méditerranéen offrent des ancrages chronologiques sûrs, des fourchettes chronologiques solides qui sont, dans le meilleur des cas, précis au quart de siècle.

L'excellente conservation et l'importance des importations n'offrent guère de prise pour une comparaison avec les sites du domaine celtique. Pour autant il serait caricatural de parler d'un faciès provençal tant on observe des différences suivant les sites.

²³ On trouvera une excellente mise au point sur le sujet dans le n°105 de la revue *Pallas*, 2017 ; en particulier les articles de P. Gardes et V. Guichard.

Si un découpage stylistique et morphologique est bien connu entre faciès suspendien provençal, languedocien et bas-alpin (Garcia 2014, p. 33), les données quantitatives, sur la simple base de comptages céramiques exhaustifs, offrent, au-delà du premier âge du Fer, une nouvelle approche de ces ensembles.

Si, avant 600 av. J.-C., la Provence apparaît comme un espace « en marge » dont le faciès céramique est caractérisé par la présence quasi exclusive de céramiques locales non tournées, le répertoire céramique se diversifie à partir de la seconde moitié du VI^e siècle av. J.-C. avec l'apparition croissante d'importations offrant un paysage céramique original. Cette ouverture façonne un faciès propre au cordon littoral, conditionné par la présence de Marseille. En effet, la cité grecque est un carrefour permettant la diffusion des produits méditerranéens durant les siècles suivant sa fondation. Les sites consommateurs de ces importations sont nombreux autour de la cité et l'exemple phare est sans doute Saint-Blaise, avec des taux d'amphores et de la vaisselle étrusque de type *bucchero nero* assez conséquents. Le mobilier amphorique représente ainsi près de 50 % des fragments totaux alors qu'au sein de la vaisselle, le *bucchero nero* atteint près de 5 % de la vaisselle (Saint-Blaise I, fig. 6 et 7, et Martin-Kobierzyki 2015, pl. III-42). C'est plus généralement toute la Provence occidentale et littorale qui se révèle très ouverte sur la Méditerranée puisque des sites comme Tamaris (Duval 1998), Saint-Pierre-les-Martigues (Campenon 1999) ou l'Arquet livrent des quantités de céramiques grecques, étrusques, parfois puniques, assez importantes. À titre d'exemple, à Tamaris, le *bucchero nero* et la céramique grecque orientale représentent au total plus de 20 % de la vaisselle, et plus de 40 % des fragments du site sont des amphores entre 575 et 525 av. J.-C. (Duval 1998). À Saint-Pierre-les-Martigues, entre 540 et 480 av. J.-C., les amphores sont certes moins nombreuses,

mais atteignent tout de même 20 % des fragments (Chausserie-Laprée 2002, tab. I.).

Ensuite, deux ruptures sont constatées : ruptures chronologiques, mais également géographiques puisque l'arrière-pays est écarté de ces réseaux commerciaux. En effet, les taux céramiques des sites durant le VI^e et le V^e siècle ont tendance à diminuer au fur et à mesure que l'on s'éloigne de Marseille : ainsi les importations sont presque absentes à Mont-Garou ou à La Courtine dans le Var (Arcelin *et al.* 1982 ; Bérato *et al.* 1996). La vallée du Rhône entre dans une autre dynamique car deux générations après la fondation de Marseille, cet espace voit la création d'une céramique locale tournée : la céramique grise monochrome. Cette céramique, dont la production débute vers 550 av. J.-C., se caractérise par un éventail de formes autant méditerranéennes (coupes carénées et œnochoés), que locales (pots et bols), qui témoignent bien de la complexité des phénomènes d'acculturation dans la vallée du Rhône (Arcelin-Pradelle 1984).

Cette dichotomie entre le cordon littoral et l'arrière-pays demeure durant toute la période, et le témoin de ce double faciès reste le ratio entre les céramiques grises monochromes et les céramiques à pâte claire dites massaliètes (Marrou, Serieys 2014). Si les taux de céramique grise monochrome durant sa période de diffusion sont majoritaires dans l'arrière-pays, cette dernière n'excède rarement les 10 % des fragments de vaisselle sur les sites littoraux. Ce sont plutôt les céramiques à pâte claire qui, entre le premier et le deuxième âge du Fer, sont largement majoritaires au sein de la vaisselle, principalement sur les sites provençaux du cordon littoral, et relayés par les nouvelles colonies massaliètes (Olbia, *Tauræis*, Le Mourret, Antibes et Nice). Malgré cette rupture géographique, l'usage du tour par la population protohistorique marque l'adoption d'une technique

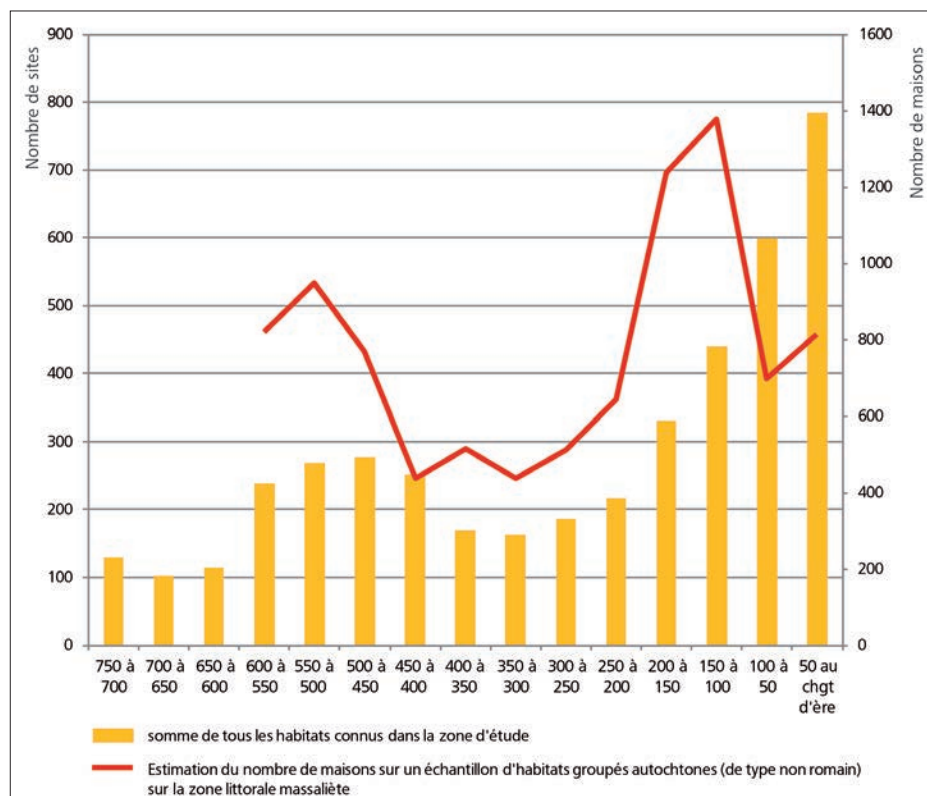


Fig. 5. Approches quantitatives à partir des habitats méridionaux.

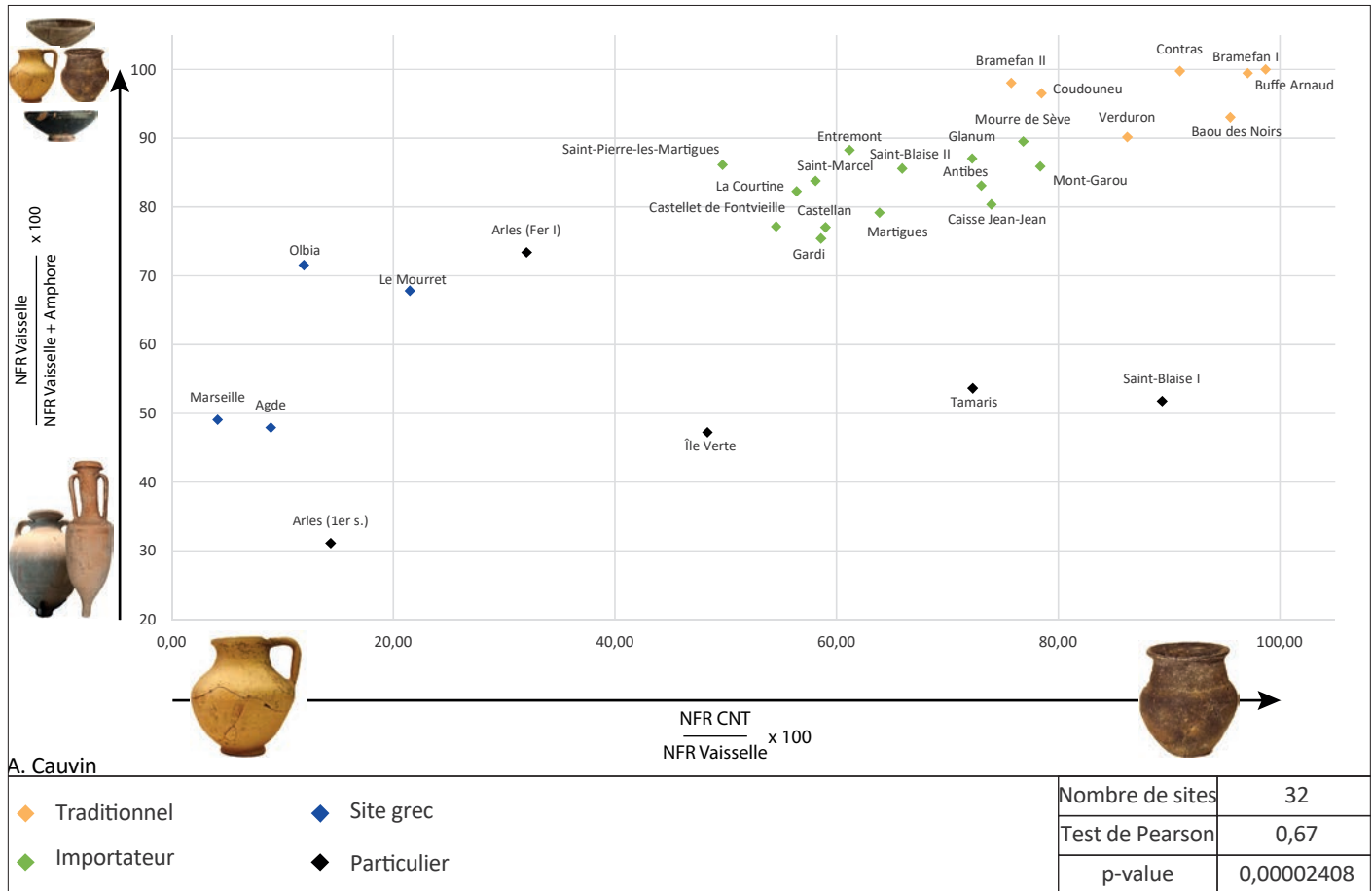


Fig. 6. Nature des faciès des sites en fonction du rapport céramique non tournée/vaisselle et du pourcentage d’amphores par rapport à la vaisselle, en nombre de fragments (A. Cauvin).

importée qui demeure une singularité dans le paysage provençal puisque l’essor de cette méthode apparaît très limité, conduisant à cette deuxième originalité : la prépondérance de la céramique non tournée.

La multiplication des décomptes exhaustifs et l’uniformisation des typologies permettent de comparer aisément les répertoires céramiques afin d’étudier des différences très nettes entre les sites. Cette complexité ressort assez bien sur la fig. 6 (à partir des sites de la fig. 7). Ce graphique permet une vision synoptique entre plusieurs sites. Le rapport entre le pourcentage de la céramique non tournée sur l’ensemble de la vaisselle, et le pourcentage de vaisselle par rapport à la somme de fragments d’amphore et de vaisselle permet de produire un nuage de points qui tend à montrer plusieurs phénomènes.

D’abord, il semble y avoir une corrélation significative entre le taux de céramiques non tournées (abrégées CNT) et le pourcentage d’amphores. Plus le faciès du site est « non tourné », moins les amphores sont présentes. C’est le cas des sites de l’arrière-pays vaclusien, varois ou alpin (fig. 6) dont l’économie apparaît déconnectée des réseaux d’échange méditerranéens. Ils sont désignés comme « sites traditionnels » (puisque ils semblent peu perméables aux apports méditerranéens).

A contrario, plus les amphores sont présentes, moins les CNT sont attestées. C’est le cas des différentes villes grecques (Marseille, Agde, Olbia et le Mourret), mais également des sites désignés comme « particuliers », car ayant sans doute fonctionné comme des interfaces de contact : Arles en bordure du Rhône, des sites côtiers (Tamaris, l’Île Verte) ou des sites peu éloignés du littoral (Saint-Blaise).

Au centre, la corrélation est confirmée par de nombreux sites que l’on pourrait qualifier d’« importateurs » (car consommateurs de produits méditerranéens), où les rapports entre les deux variables sont étroits, suivant cette tendance d’ouverture ou de fermeture au monde méditerranéen.

La trajectoire individuelle des sites peut aussi être significative, à l’image du site de Saint-Blaise, qui change d’orientation suivant les phases²⁴ (Martin-Kobierzyki 2015). Si au début du premier âge du Fer, le site apparaît hors norme avec des taux d’amphores importants par rapport à une relative faiblesse

²⁴ Cette question des trajectoires des sites et plus généralement la mise en place de ce graphique sont le fruit d’une thèse en cours menée par A. Cauvin sous la direction de D. Garcia, s’intitulant : *Aux origines de la Provence : les populations gauloises entre hellénisation et romanisation (300 à 125 av. J.-C.). Réexamen des contextes archéologiques et des concepts historiques.*

de la céramique non tournée (Saint-Blaise I), à la fin de son occupation, principalement le II^e siècle av. J.-C., le site revient dans une tendance classique comparable aux sites voisins tels qu'Entremont ou *Glanum* (Saint-Blaise II).

En somme, le graphique permet ainsi de proposer au moins trois faciès cohérents, à partir des quatre ensembles précédemment décrits. Un premier que l'on pourrait qualifier de « redistributeur » avec des taux d'amphores autour de 50 % et assez peu de CNT (entre 8 et 25 %), représenté par les sites grecs ou affiliés (interfaces de contact). Un deuxième faciès correspond aux sites dits « importateurs », situés principalement dans les Bouches-du-Rhône et dans le Var, avec un taux d'amphores relativement faible (10 à 30 %), mais un taux de CNT important (supérieur à

50 %). Enfin, pour les sites de l'arrière-pays désignés « sites traditionnels », dont l'économie apparaît déconnectée des réseaux d'échanges, les céramiques exogènes (amphore et céramiques tournées) sont quasi absentes. Pourtant, certains des sites de cette dernière catégorie, tels que Bramefan et Verduron sont voisins (géographiquement) des sites de la catégorie précédente. De fait le faciès traditionnel des sites ne s'explique pas uniquement par leur caractère reculé (Buffe-Arnaud), mais également par la nature même des sites.

Concernant la CNT, elle reste très majoritaire dans la plupart des sites jusqu'au changement d'ère²⁵. Catégorie traditionnelle et pluriséculaire en Provence, elle est utilisée principalement pour la cuisine, avec des formes de pots (ou urnes) dont la variété

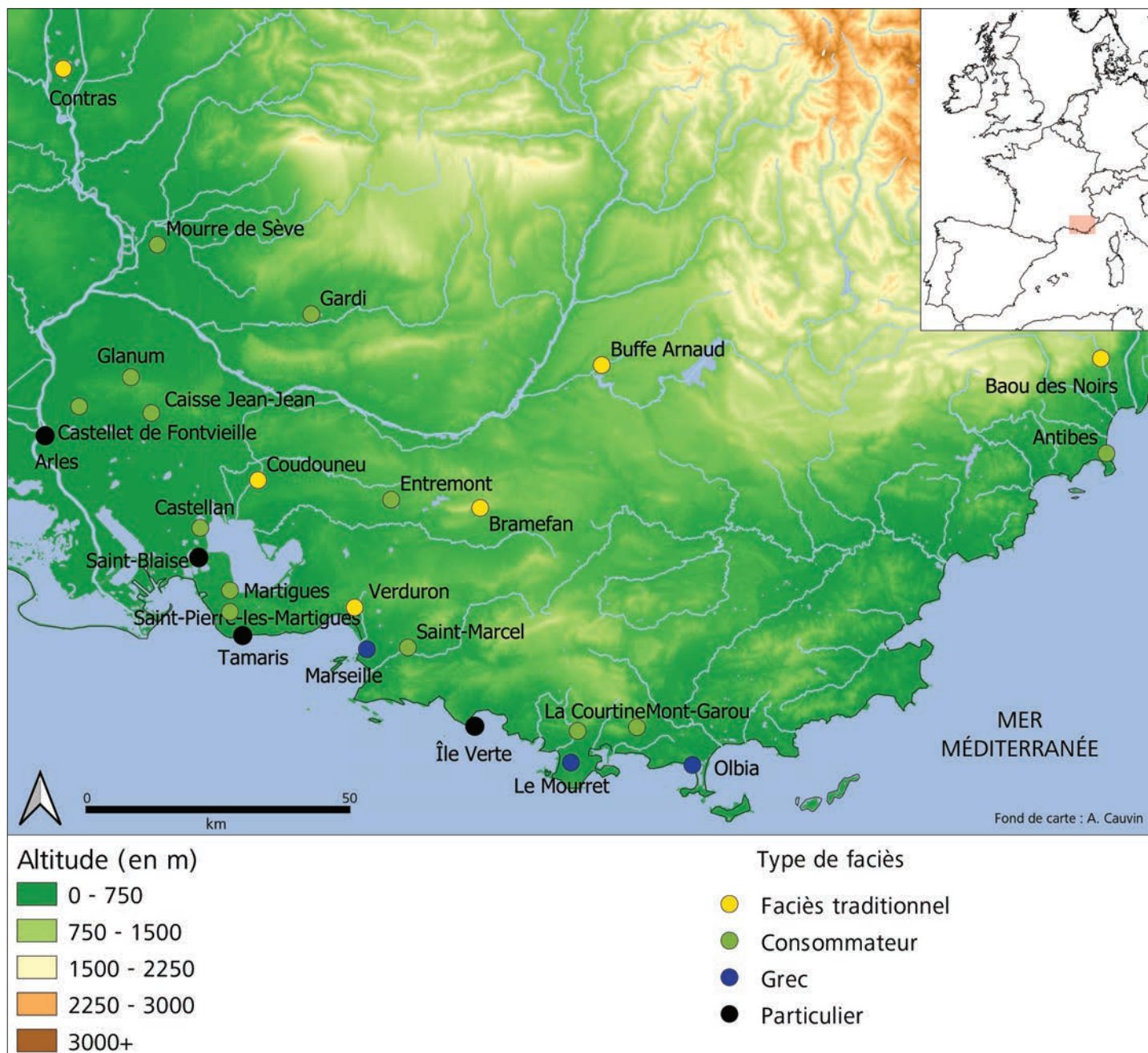


Fig. 7. Carte de localisation des sites traités pour le nuage de points de la fig. 6.

²⁵ En comparaison, au second âge du Fer, le Languedoc occidental montre des taux de céramique non tournée bien inférieurs, et cette catégorie ne cesse de diminuer aux profits des céramiques tournées dans ces contextes, tels qu'à Pech Maho ou à Montlaurès (Chazelles, Sanchez 2016).

typologique évolue peu. Face à la CNT, les importations sont minoritaires, et le plus souvent liées au vin. En outre, qu'elles soient tournées ou non tournées, les formes céramiques laissent apparaître une grande inertie dans les pratiques alimentaires (peu de formes nouvelles issues du monde méditerranéen). C'est seulement à partir du deuxième âge du Fer que quelques variantes sont constatées et que de nouvelles formes sont intégrées à ce répertoire reprenant des types méditerranéens. Par exemple, dans la région marseillaise et dans la basse vallée du Rhône, on trouve à partir du IV^e siècle av. J.-C. des exemplaires d'olpés, de mortiers, de caccabés ou de lopas en céramique non tournée s'inspirant, imitant ou copiant des formes de céramiques culinaires grecques, puis italiques (Bats 1988). Toutefois, l'intégration de ces formes au répertoire local n'apporte pas véritablement de nouvelles fonctions culinaires et ces dernières restent classiques : cuire et bouillir²⁶. Ainsi, les pratiques alimentaires, au regard de la céramique non tournée, ne semblent pas évoluer durant tout l'âge du Fer²⁷. En somme, le contact et les échanges prolongés avec le monde méditerranéen et les Massaliètes n'ont pas induit de changements dans la manière de consommer, de cuisiner et de manger. Au sein des usages culinaires, c'est la stabilité qui règne sur les six siècles d'observation.

Au regard de ces quelques données, on peut saisir une grande richesse des faciès céramiques provençaux, une fragmentation de cette culture matérielle en lien sans doute avec des sites aux statuts différents. Mais cette hétérogénéité céramique n'indique pas pour autant un découpage alimentaire, voire culturel, car certains autres marqueurs comme la vaisselle de base (la CNT) et les formes tendent à montrer une relative unité.

Conclusion

Ce rapide tour d'horizon de l'état de la recherche protohistorique provençale nous aura menés à différentes réalités, historiographiques comme archéologiques.

Le premier constat est que la Provence trouve de nombreux parallèles avec la Gaule continentale. Les marqueurs méditerranéens sont plus forts et fréquents en raison de l'installation grecque toute proche, mais le faciès provençal est bien celtique

²⁶ En outre, ces nouveautés demeurent très localisées et restent concentrées dans la région de l'étang de Berre et en basse Provence. Les autres secteurs sont bien plus tardivement touchés par ces changements. Et ce n'est qu'à partir du I^{er} siècle av. J.-C. que les exemplaires de poêles sont plus nombreux, prouvant l'intégration de nouvelles fonctions et enrichissant les pratiques alimentaires avec la friture.

²⁷ Avec des taux, au sein de la vaisselle, souvent majoritaires sur le littoral, voire exclusifs, dans l'arrière-pays (Riehl *et al.* dir., 2000) et dans le milieu sud-alpin (Garcia, Bernard 1995). En outre, certains espaces révèlent une maîtrise très avancée de cette technique non tournée avec des productions de grande qualité notamment autour de l'étang de Berre se caractérisant par une très forte uniformisation induite par une cuisson, un polissage et un décor de bonne qualité avec les céramiques non tournées dites de l'étang de Berre (Chausserie-Laprée 2005 ; Damotte 2003). Enfin, aux deux derniers siècles avant notre ère, une catégorie de céramique non tournée se développe reprenant de nombreuses formes méditerranéennes répondant aux besoins généralement des Grecs : la céramique non tournée de Marseille (CNT-MAS). Elle est principalement attestée à Marseille et à ses alentours.

et non pas grec ou hellénisé, ce que l'historiographie sous-entend de nos jours dans l'usage du concept de méditerranéisation (Garcia, Sourisseau 2010). La principale difficulté réside finalement dans les types de données que l'historiographie régionale a pu développer en fonction des découvertes. L'Europe septentrionale a pu mettre en avant ses nécropoles et faire du mobilier métallique un marqueur principal de datation ; la Provence quant à elle, par la présence d'habitats bien conservés a, pour support principal d'étude, la céramique. Le poids quantitatif des différents marqueurs joue en défaveur d'études comparatives²⁸.

Malgré un corpus archéologique qui diffère des zones plus au nord, des similitudes fortes existent : des pratiques funéraires semblables, même si elles sont peu connues ; la même tendance à la relative uniformisation des faciès métalliques au second âge du Fer, malgré des nuances régionales et des manières culinaires qui restent stables malgré les opportunités méditerranéennes. Il en irait de même pour le domaine rituel, que nous n'avons pas abordé ici : la pratique des têtes coupées, et plus généralement les phénomènes d'exposition (Roure, Pernet dir. 2011), trouve des tendances similaires du nord au sud (Arcelin, Brunaux 2003). Pour autant, on observe des tendances différentes suivant les secteurs, avec une originalité rhodanienne forte²⁹. D'autres parallèles entre l'espace méridional et septentrional peuvent aussi être faits au travers de l'onomastique (Bats 2004 ; 2010 ; 2011). Au-delà de ces spécificités, il semble donc apparaître un fond celtique dans les principaux modes d'expressions et de pensée, davantage porté par le domaine funéraire et le domaine rituel, effaçant les supposées dichotomies entre Gaulois du Nord et Gaulois du Sud.

En outre, notre enquête a fait apparaître que les critères sélectionnés conditionnaient notre perception. Si les marqueurs rituels et métalliques permettent une comparaison avec les régions septentrionales, la céramique et l'habitat accentuent les différences faute de marqueurs en quantité suffisante selon les grandes régions à comparer.

Ce constat sur le frein quantitatif nous incite à ouvrir la compilation de ces marqueurs à d'autres régions, par exemple sur la base d'un travail collaboratif sur la plateforme ArkeoGis³⁰. C'est alors, sur la durée et après alimentation de cette base commune, que des questions quantitatives pourraient se mettre en place, pour faire le pari que des comparaisons à petite échelle sont possibles.

²⁸ Pour une étude portant sur les fragments et démontrant l'intérêt des comparaisons malgré les biais taphonomiques : Salač *et al.* 2007.

²⁹ Le lecteur se référera pour les questions rituelles et en particulier celles relatives aux stèles et aux sanctuaires aux articles suivants : Arcelin, Gruat 2003 ; Duval, Chausserie-Laprée 2011 ; Golosetti 2016.

³⁰ Le détail des cartes – coordonnées, datations, bibliographie, etc. – est disponible en ligne via la plateforme ArkeoGIS, accessible par le lien suivant : <http://arkeogis.org/demande-dacces/>

Bibliographie

Ici ne figurent que les références jugées primordiales de cet article. La totalité des références est consultable en ligne sur le groupe Zotero https://www.zotero.org/groups/2248094/afeaf_2018_provence_protohistorique

- Arcelin P., 1992. Société indigène et propositions culturelles massaliotes en basse Provence occidentale. In Bats M., Bertucchi G., Congès G., Tréziny H. dir. *Marseille grecque et la Gaule, Actes du colloque international d'Histoire et d'Archéologie et du V^e congrès archéologique de Gaule méridionale, Marseille, 18-23 nov. 1990*. Lattes, ADAM, 305-336 (Études Massaliètes 3).
- Arcelin-Pradelle C., 1984. *La céramique grise monochrome en Provence*, Paris, De Boccard, 171 p. (Revue Archéologique de Narbonnaise Suppl. 10).
- Bats M., 1999. Identités ethno-culturelles et espaces en Gaule méditerranéenne. In Stazio A., Ceccoli S. dir. *Confini e frontiera nella Grécità d'Occidente. Atti del trentasettesimo Convegno di studi sulla Magna Grecia*. Tarente, Istituto per la storia e l'archeologia della Magna Grecia, 381-418.
- Bats M., 2007. Entre Grecs et Celtes en Gaule méridionale : de la culture matérielle à l'identité ethnique. *Pallas*, 73, 191-198.
- Bats M., Bertucchi G., Congès G., Tréziny H. dir. 1992. *Marseille grecque et la Gaule, Actes du Colloque international d'histoire et d'archéologie et du V^e Congrès archéologique de Gaule méridionale*. Lattes, Aix-en-Provence, ADAM, Université de Provence, 497 p.
- Benoit F., 1965. *Recherches sur l'hellénisation du midi de la Gaule*. Paris, Orphys, 335 p.
- Bernard L., 2003. *Confrontation de deux régions de l'Europe celtique à l'âge du Fer : les cas de la Provence et du Baden-Württemberg*. Thèse de doctorat, Aix-en-Provence, Université de Provence.
- Bernard L., 2009. Südfranzösische « oppida » Verduron als Beispiel ». In Trebsche dir. *Architektur: Interpretation und Rekonstruktion. Beiträge zur Sitzung der AG Eisenzeit während des 6. Deutschen Archäologie-Kongresses in Mannheim 2008*. Langenweissbach, Beier & Beran, 151-158 (Beiträge zur Ur- und Frühgeschichte Mitteleuropas 55).
- Bernard L., Roure R., 2010. Naissance de la protohistoire méridionale. In de Beaune S. A. dir. *Écrire le passé : la fabrique de la pré-histoire et de l'histoire à travers les siècles*. Lyon, CNRS Éditions, 351-361.
- Boissinot P., 2005b. Sur la plage emmêlés : Celtes, Ligures, Grecs et Ibères dans la confrontation des textes et de l'archéologie. *Dossier des Mélanges de la Casa Velasquez*, 35-2, 13-43.
- Chausserie-Laprée J., 2000 dir. *Le temps des Gaulois en Provence*. Martigues, Images en Manœuvres, 251 p.
- Dietler M., 2002. L'archéologie du colonialisme : consommation, emmêlement culturel, et rencontres coloniales en Méditerranée. In Turgeon L. dir. *Regards croisés sur le métissage*. Laval, Presse Universitaire de Laval, 135-184.
- Duval A., Morel J.-P., Roman Y., 1990 dir. *Gaule interne et Gaule Méditerranéenne aux II^e et I^{er} siècles avant J.-C. Confrontations chronologiques, Actes de la table de ronde de Valbonne, 11-13 nov. 1986*. Paris, CNRS, 349 p.
- Garcia D., 2014 [réédition de 2004]. *La Celtique méditerranéenne*. Paris, Errance, 206 p.
- Garcia D., 2006. Les Celtes de Gaule méditerranéenne. Définition et caractérisation. In Szabó M. dir. *Celtes et Gaulois. L'archéologie face à l'Histoire, 3 : les Civilisés et les Barbares (du V^e au II^e siècle avant J.-C.)*, Actes de la table-ronde de Bibracte, juin 2005. Glux-en-Glenne, Bibracte, Centre archéologique européen, 63-76 (Bibracte 12/3).
- Garcia D., Sourisseau J.-C., 2010. Les échanges sur le littoral de la Gaule méridionale au premier âge du Fer. Du concept d'hellénisation à celui de méditerranéisation. In Delestre X., Marchesi H. dir. *Archéologie des rivages méditerranéens : 50 ans de recherche, Actes du colloque d'Arles, oct. 2009*. Paris, Errance, 237-246.
- Garcia D., Verdin F., 2002 dir. *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale, Actes du 24^e colloque international de l'AFEAF, Martigues, juin 2000*. Paris, Errance, 419 p.
- Girard-Millereau B., 2010. *Le mobilier métallique de l'âge du Fer en Provence (VI^e - I^{er} s. av. J.-C.)*. Contribution à l'étude des Celtes de France méditerranéenne. Thèse de doctorat, Dijon-Aix-en-Provence, Université de Bourgogne-Université de Provence, 722 p.
- Golosetti R., 2016. *Archéologie d'un paysage religieux. Sanctuaires et cultes du Sud-est de la Gaule (V^e s. av. J.-C. - IV^e s. ap. J.-C.)*. Venosa, Osanna edizioni, 545 p. (Archeologia – Nuova serie).
- Hatt J.-J., Perraud A., Lagrand C., 1961. Le Pègue, habitat hallstatien et comptoir ionien en Haute-Provence. In *Atti del settimo congresso internazionale di archeologia classica, vol. III*. Rome, L'Erma di Bretschneider, 177-186.
- Isoardi D., 2008a. *Les populations protohistoriques du Sud-Est de la France : essai d'approche démographique*. Thèse de doctorat, Aix-en-Provence, Université de Provence.
- Jacobsthal P., Neuffer J., 1933. Gallia Græca. Recherches sur l'hellénisation de la Provence. *Préhistoire*, II, I, 1933, 1-64.
- Py M., 2012. *Les Gaulois du Midi : de la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine*. Paris, Errance, 399 p. (Collection les Hespérides).
- Roure R., Pernet L., 2011 dir. *Des rites et des hommes : les pratiques symboliques des Celtes, des Ibères et des Grecs en Provence, en Languedoc et en Catalogne. Catalogue d'exposition, Montpellier, juil. 2011-jan. 2012*. Paris, Errance, 287 p.
- Vasseur G., 1914. *L'Origine de Marseille : fondation des premiers comptoirs ioniens de Massalia vers le milieu du VII^e siècle. Résultats de fouilles archéologiques exécutées à Marseille dans le Fort Saint-Jean*. Marseille, Moulot fils aîné, 284 p.

Auteurs

Luca BANCHETTI, doctorant, Aix Marseille Université, CCJ, Aix-en-Provence ; banchetti.luca@gmail.com

Loup BERNARD, maître de conférences en archéologie protohistorique, Université de Strasbourg, Université de Haute-Alsace, CNRS, Archimède UMR 7044, F-67000 Strasbourg, France ; loup.bernard@unistra.fr

Axel CAUVIN, doctorant, ATER, Aix Marseille Université, CCJ, Aix-en-Provence ; caivin@mmsch.univ-aix.fr

Delphine ISOARDI, chargée de recherches au CNRS, Aix Marseille Université, CCJ, Aix-en-Provence ; isoardi@mmsch.univ-aix.fr

Résumé

La Provence protohistorique, allant de la rive gauche du Rhône à la frontière italienne actuelle, et du littoral méditerranéen à la moitié sud des Alpes françaises, a été, très tôt et rapidement, détachée de la sphère celtique par des orientations spécifiques de la recherche. À tort ou à raison ? La Provence à l'âge du Fer (du VII^e au II^e siècle av. J.-C.) est-elle vraiment un espace spécifique et homogène, distinct du domaine centre-européen ? Sur la base d'une nouvelle compilation des corpus archéologiques disponibles, nous proposons ici un discours actualisé sur la question, afin de répondre à cette question tout en mesurant la distance réelle au monde celtique.

Abstract

Provence during the protohistoric period: historiographical illusion or archaeological reality? Protohistoric Provence, from the left bank of the Rhône to the current Italian border, and from the Mediterranean coastline to the southern half of French Alps, was, very early and quickly, distinguished from the Celtic sphere by specific research orientations. Is Provence in the Iron Age (7th to 2nd century BCE) really a specific and homogeneous space, distinct from the central European domain? Based on a new compilation of available archaeological data, we will produce an accurate presentation of those aspects, in order to answer those questions while measuring the real distance to the Celtic world.